

LETTRE DE M. MAEDER AUX MEMBRES DU COMITÉ

Siloé, le 21 décembre 1880.

Notre position reste encore à peu près la même. Les forces coloniales s'étant dirigées du côté des montagnes de Kolo et de Boléka, nous jouissons d'un peu plus de repos dans notre quartier. Il est désert ; on n'y voit que des villages brûlés et abandonnés. Tous les hommes sont dans les lieux où l'on se bat, et les femmes, à l'exception de quelques-unes qui sont restées auprès de nous, se sont retirées dans les Maloutis. Siloé qui, au temps passé, était un lieu de rencontre et de fréquentes visites, ne voit plus que des espions et des maraudeurs.

Nos accusateurs ont été réduits au silence, aucun des desseins qu'ils nous prêtaient ne s'étant réalisé. A vues humaines, cette guerre peut se prolonger, comme le disent quelques journaux de la Colonie, pendant deux ou trois ans, parce que le gouvernement a affaire non pas seulement aux Bassoutos, mais à presque toutes les tribus de la frontière, commençant à la mer jusque chez les Bapélis. Mais nos pensées ne sont pas les pensées de Dieu. Il peut, s'il le trouve bon, nous rendre la paix en peu de temps. Les Bassoutos sont forts et bien armés. Ils se procurent avec facilité les armes et les munitions dont ils ont besoin. Leurs guerriers sont maintenant à peu près au nombre de vingt mille. Ils ont l'avantage du terrain et surtout des montagnes. Les forces coloniales se composent de cinq mille hommes environ. Elles ont essayé, plusieurs fois, de vaincre leurs adversaires, mais elles n'obtiennent aucun résultat décisif. Aussi longtemps que leur nombre ne se sera pas considérablement accru, elles ne soumettront pas les Bassoutos. Je me tiens strictement neutre dans ces questions de guerre, et je

vois de près et de loin les fautes qui se commettent. Ce n'est pas ainsi qu'on viendra à bout de cette tribu irritée et décidée à mourir pour ses armes. A supposer qu'elle soit obligée de se soumettre, ce qui finalement devra pourtant arriver, elle le fera par nécessité, et, comme les Cafres, depuis longtemps, elle se révoltera contre les Anglais à la première occasion favorable. Ainsi l'avenir nous promet probablement une nouvelle guerre tous les cinq ans.

Les chefs de la fraction de Moletsané nous ont invités, M. Germond et moi, à aller leur prêcher le dimanche dans leur camp. S'il y avait nécessité, j'irais, mais comme il y a plusieurs évangélistes parmi eux, nous leur avons donné avis de tenir eux-mêmes ces services. Il est certain que si nous allions les faire, les Anglais en seraient informés. Ils interpréteraient notre présence dans le camp de leurs adversaires comme un encouragement donné à la révolte et ils nous le feraient sentir. Lorsque le général Clarke vint à Siloé, il me dit : « Si vous entretenez des rapports avec les indigènes, vous êtes un homme perdu. » M. Arbousset, en 1858, dans la guerre des Boers, alla tenir des services dans l'armée des Bassoutos, sur les hauteurs de Morija ; quelle en fut la conséquence ? Les Boers cherchèrent à le tuer, ce qui l'obligea à s'enfuir avec sa famille, et ne pouvant pas l'atteindre, on pilla sa maison, on la brûla, ce dont j'ai été témoin oculaire.

L'esprit de nos chrétiens est tout dérouté. A l'exception de quelques-uns, ils ont tous été entraînés dans la révolte contre le gouvernement du Cap. Ils croient fermement à la justice de la cause pour laquelle ils combattent et exposent leur vie, et ils comptent sur le secours de Dieu. Cela se fait sentir dans les prières qu'ils lui adressent.

Si vous avez quelques conseils à me donner dans la situation critique où je suis, je les accueillerai de tout mon cœur.

Ma femme souffre dans sa santé de ce triste état de choses.

La correspondance entre nous et nos frères missionnaires du Lessouto est extrêmement difficile. Je ne puis avoir librement des rapports qu'avec mes amis Germond et Ellenberger. Les autres sont comme morts pour nous.

Agréez, etc.

F. MAEDER.

M. DYKE PÈRE A M. MABILLE

Morijsa, le 24 décembre 1880.

Mon cher neveu,

Je suis heureux de pouvoir vous envoyer quelques mots pour vous souhaiter une nouvelle année bénie. Pourquoi seulement quelques mots? direz-vous. C'est qu'ils doivent partir par une occasion tout à fait inattendue. Notre cher frère Dieterlen vient d'arriver, n'ayant pu résister au désir de nous revoir. C'est bien beau de sa part de s'être ainsi exposé sur une route pleine de périls et d'avoir laissé sa femme toute seule à Hermon, qui est presque entièrement entouré de troupes. Il s'est fié à ce que demain, lorsqu'il retournera chez lui, elles ne songeront qu'à fêter Noël.

Chers neveu et nièce, vous êtes constamment dans nos pensées. Nous sommes heureux de vous savoir hors des scènes d'agitation de ce pays, et cependant qui pourrait soutenir, exhorter, guider votre troupeau de Morijsa, comme vous le feriez? Non, il vaut mieux que vous n'y soyez pas. Vous n'étiez pas dans un état de santé qui vous eût permis de supporter, mois après mois, tant de fatigues et surtout tant d'angoisses, en voyant vos gens constamment surexcités par des préoccupations qui, à en juger par les apparences, nuisent à leur spiritualité.

Jusqu'ici, la lutte n'a eu pour théâtre que les frontières, chez Lérotholi, à Kolo et dans les endroits où il y avait des